

TEMPLON

II

PHILIPPE COGNÉE

ART ABSOLUMENT, janvier-février 2023





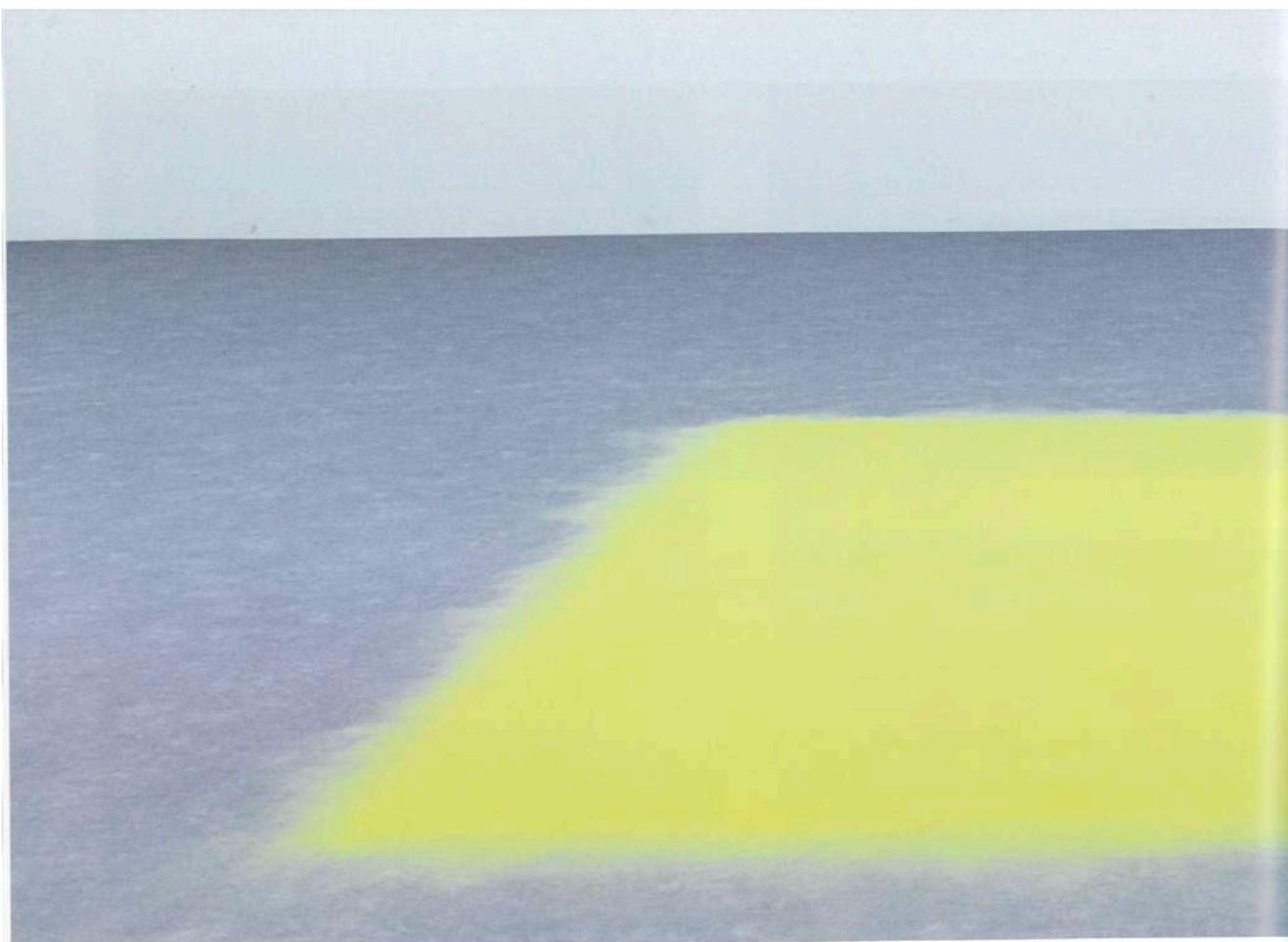
Collectionner

- 82 **Cuba** Le Líder Maximo, l'embargo et le collectionneur. Musée des Beaux-Arts de Rennes
- 88 **Foires** Retour sur les premières de Paris+ et Offscreen
- 90 **En galeries** Elissa Marchal chez Baudoin Lebon / Mutations de l'abstraction aux galeries Bessières et Jean Fournier

Débatte

- 92 **Résidence d'artistes** Yishu 8 entre Pékin et Paris. Musée national des Arts asiatiques – Guimet, Paris
- 96 **Numérique** Venise sauvée au Grand Palais Immersif
- 97 **Prix Arts et sciences** aux Réalités Nouvelles
- 98 **Muséographie** Exposition ou parc d'attractions ? Le CentQuatre, Paris / CAPC, Bordeaux
- 104 **Livres** Gilgamesh épique sous l'œil de Jean-Christophe Ballot / Majnoun et Leili en bande dessinée / La photographie brute, sans clichés / Alice Neel, écho d'un regard sans fards / Francesca Woodman, Vivian Maier et l'« art de disparaître »

De gauche à droite Jean-Baptiste Chardin, *Pipes et vases à boire*, dit aussi *La Tobagie*, Vers 1737, huile sur toile, 32,5 x 40 cm. Musée du Louvre, département des Peintures, Paris. / Vue de l'exposition *Monet-Mitchell, dialogue*, Fondation Louis Vuitton, Paris, 2022. / Lionel Sabatté, *Le Cygne noir de janvier*, 2014, poussières de l'Aquarium de Paris et du métro parisien, structures métalliques, vernis, 180 x 120 x 120 cm. Collection particulière. / Philippe Cognée, *Châteaux de soie 3*, 2011, encaustique sur toile marouflée sur bois. Courtesy de l'artiste et Templon, Paris - Brussels.



INCROYABLE ET DÉLICATE NATURE

Les expositions thématiques et collectives ayant trait à la nature s'enchaînent. Bien souvent, le vert en est le code couleur, et l'arbre le totem. De la magnificence des mondes végétal et animal jusqu'à leur disparition inéluctable, le sujet demeure inépuisable, les postures déclinables à l'envi. Thème imparable donc que la nature, sujet porteur en termes de public et d'image également. Si cette profusion de propositions artistiques aux vertus didactiques et éthiques voire réparatrices interpelle notre fibre écologique et nos comportements paradoxaux, elle fait parfois songer à une forme de *greenwashing*. Et ce n'est comme si les événements, à force de vouloir surenchérir d'intelligence et de plasticité, rivalisaient presque à leur corps défendant avec la nature elle-même. Par la sobriété de son accrochage et de son propos, l'exposition *De la nature* au musée de Grenoble dénote. **PAR GÉRALDINE BLOCH**

De la nature. Philippe Cognée, Cristina Iglesias, Wolfgang Laib, Giuseppe Penone

Musée de Grenoble. Du 22 octobre 2022 au 19 mars 2023. Commissariat : Guy Tosatto et Sophie Bernard



Dans les quatre espaces distincts qu'on traverse successivement comme quatre jardins philosophiques, les problématiques écologiques et l'ekphrasis passent au second plan et s'instaure un rapport très direct et charnel aux œuvres de Philippe Cognée, Cristina Iglesias, Wolfgang Laib et Giuseppe Penone. En se concentrant sur quatre figures majeures de l'art contemporain aux pratiques très différentes, en les associant sans chercher toutefois à les faire dialoguer, Guy Tosato et Sophie Bernard, respectivement directeur et conservatrice en chef pour l'art moderne et contemporain du musée de Grenoble, sont parvenus à construire une expérience sensorielle et cognitive guidée par la force intrinsèque des objets en présence. Au fondement des recherches respectives de ces artistes, tous nés entre 1947 et 1957, un même désir de rétablir le lien presque rompu entre nous et le monde sauvage. Une quête individuelle et empirique pour non pas dresser un funeste décompte de l'héca-

tombe, mais pour célébrer avant tout le travail lent et silencieux du vivant, le désir d'en être. Ces artistes prélèvent, imitent, déplacent sans trop déséquilibrer un monde en sursis depuis longtemps. Au fil de l'exposition, un questionnement quant à un jeu entre un lieu-source et un lieu de transplantation affleure. Être dans les bois, être dans un champ de fleurs, être au bord de la mer... : être entre lisière et au sein procure plaisir et mélancolie.

On entre dans l'exposition comme le ferait un insecte. Les œuvres, par leurs échelles et leurs textures aussi familières qu'étrangères semblent révéler ce qui se veut invisible à l'œil nu. Granit, sable, pollen, graine, chlorophylle, sève, eau, vent, lumière, voici les substances immémoriales et sacrées comme offertes à nous. D'abord, on se heurte aux fleurs énormes de Philippe Cognée. Elles fléchissent, elles ploient et on en subodore le délicat pourrissement. Puis on s'arrête à la lisière de ses forêts gelées et de

ses broussailles qui écorchent les yeux. Enfin, on survole et on pique sur les châteaux de sable qui s'effritent. On les contemple comme les maquettes de catastrophes passées et à venir. Dans la peinture de Cognée on frôle souvent la mort dans ce qu'elle a de plus vivant.

Comme un mastaba aux allures brutalistes, *La Chambre minérale humide* de l'artiste espagnole Cristina Iglesias révèle un monde secret aux parois suintantes et suggestives. On pénètre par une anfractuosité cette grotte synthétique faite de résine et de poudre de marbre avec le

respect et l'émerveillement d'un spéléologue. Dans cette étroite matrice à ciel ouvert, fruit de son imaginaire et de son observation, l'artiste suggère les règnes minéraux et marins, des cavités tantôt sculptées et polies par l'action discrète du ruissellement. Il y a quelque chose d'à la fois effrayant et réconfortant dans cette capsule de roche artificielle évoquant un bois pétrifié. Elle nous mène à l'origine du monde, à un temps géologique qui nous dépasse et nous étreint, que nous ne pouvons peut-être nous figurer que par des systèmes de modélisations, ou par le détail.





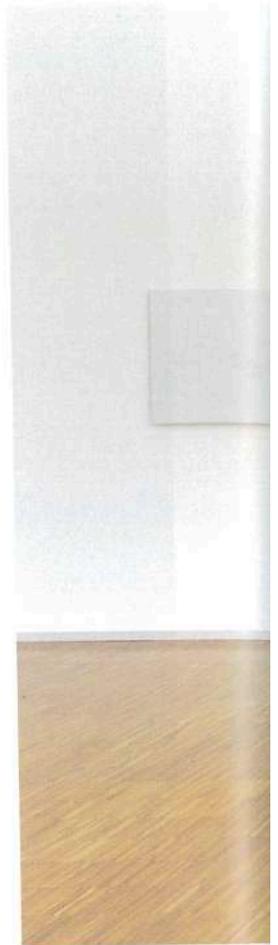
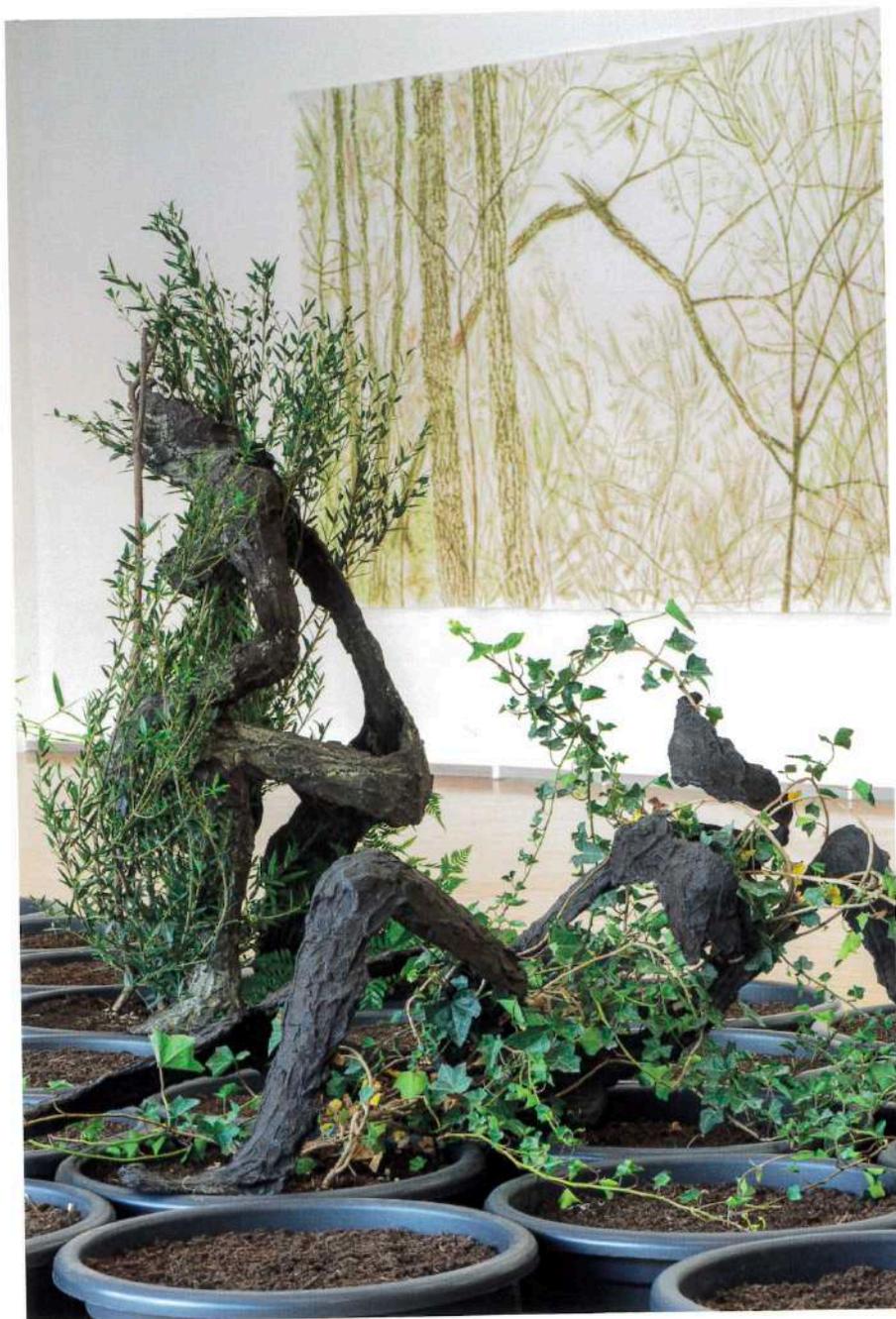
Vue de l'exposition *De la nature*, musée de Grenoble, 2022.
 Cristina Iglesias. *Chambre minérale humide*.
 2022, béton avec fibre de verre, poudres de marbre avec résine, inox, sol drainant minéral, circuit d'eau fermé, 325 x 479 x 559 cm.
 Courtesy de l'artiste et galerie Marian Goodman, Paris / New York.

L'espace consacré à l'Allemand Wolfgang Laib constitue sans doute le point d'orgue de l'exposition, son centre de gravité. Face au *Carré de pollen*, un tapis de millions de grains de pollen de pin jaune clair, et à l'œuf primordial *Brahmanda* incroyablement noir, on goûte à l'éternité. Les matières brutes, liminales, dégagent un magnétisme très particulier, une sorte d'autorité naturelle dans leur complétude. Si la lumière vient s'y accrocher, elle semble pourtant émaner du cœur de la matière laissant les objets paraître en légère lévitation. Pétri de culture et de mystique indienne, médecin pendant longtemps, Laib envisage ses interventions

comme des rituels d'offrande au Cosmos. Si la très longue action consistant à récolter saison après saison un matériau si ténu constitue l'œuvre autant que sa « mise en forme », cette étape reste ici en arrière-plan, tout comme le façonnage mystérieux qui confère au bloc de granit sa patine noire. Et c'est une des qualités de cette exposition de ne pas tout déflorer, de laisser aveugles ces coulisses pour se concentrer sur la seule présence des choses.

Sur les cimaises de la dernière salle, consacrée à Giuseppe Penone, se déploient en une vision quasi panoramique des grandes vues de forêts vertes appartenant aux séries intitulées *Vert du bois* et *Sève et Pensée*, réalisées entre 1984 et 2020. Au centre six éléments de la série *Geste végétal* datant des années 1980 sont réassemblés. Les éléments de bronze aux contours anthropomorphes plantés dans le terreau deviennent des tuteurs, des supports pour les pousses en croissance. Des quatre propositions, c'est malheureusement la moins convaincante.

Philippe Cognée.
Amaryllis rouge 2.
 2018, encaustique sur toile,
 150 x 150 cm.
 Courtesy de l'artiste et galerie
 Templon, Paris / Bruxelles.



Vue de l'exposition *De la nature*,
musée de Grenoble, 2022.
Giuseppe Penone.
Geste végétal,
1983, bronze.
Au mur : *Vert du bois*,
2017, chlorophylle sur toile
de coton.
Courtesy de l'artiste et galerie
Marian Goodman, Paris / New York.



Vue de l'exposition *De la nature*, musée de Grenoble, 2022.
Wolfgang Laib. *Brahmanda*,
2016, granit indien noir, huile de tournesol, suie noire.

Cela tient sans doute à la surexposition que connaît l'œuvre et à l'impression de répétition qui en découle. Mais cela tient peut-être également à la nature même du travail de Penone. Lorsqu'il décide de frotter la toile à même les troncs d'arbres pour restituer toutes les sensations vécues, lorsqu'il dessine avec le jus des feuilles, pour révéler une écriture secrète et vitale, Penone expérimente un contact, une conversation avec les êtres qui l'environnent. Tout comme lorsqu'il réalise des actions, des performances aussi minimales et non interventionnistes soient-elles, c'est l'instant et la situation qui comptent. Mû en un objet muséifié, le résultat – qui prend aussi la forme d'un constat – peine à conserver la fraîcheur du protocole premier.

Certes, la nature n'existe pas, elle est un concept forgé par l'homme, une convention. Reste quand même les plantes, les roches, les terres. Reste le désir d'ubiquité et de préemption propres à l'homme. Si les œuvres nous impressionnent, c'est parce qu'elles fertilisent notre acuité. Ce n'est pas avec une définition de la nature en tête ou avec une opinion sur ce qu'on lui a fait que l'on ressort de cette exposition, mais avec la rétine chargée des chairs de Cognée, des particules de Laib, vitalisée par la source bourgeonnante d'Iglesias et l'élan de vie de Penone. C'est par le détail qu'on accède à un tout plus vaste, non anthropomorphe mais qui pourtant nous parle instinctivement. *De la nature* n'est ni une exposition botanique, ni une exposition-catastrophe ou une exposition « *feel-good* ». C'est une exposition sur notre époque, sur le monde d'après Tchernobyl et Fukushima. ■